

Au-delà Babel

Il est temps de parler une autre langue

Sur le renoncement à l'anglais comme langue de la culture européenne en temps de déclin

Il arrive un moment dans l'histoire où une civilisation cesse de se reconnaître dans sa propre parole.

Elle parle, mais ne s'entend plus. Les mots qui ont porté ses siècles perdent leur poids, leur son, leur chair. Ils deviennent des outils, un moyen dépourvu de sens. À ce moment-là, une culture se trouve confrontée à sa propre langue comme à un cadavre qu'elle n'a pas encore enterré.

Nous, Européens, sommes à ce moment.

La langue qui a façonné notre époque, qui a uni le monde tout en l'appauvrissant, est l'anglais. Plus précisément : l'anglais dans sa forme mondiale et désincarnée — la langue de la mondialisation, de la logique marchande, de la technologie et de la diplomatie. La langue de la voix uniforme. Et maintenant que cet ordre mondial vacille, que le néolibéralisme révèle ses limites, que l'Union européenne sent ses fondements trembler, cette langue aussi change de ton. Elle ne se fait plus horizon d'espoir mais écho de fatigue.

La culture européenne, longtemps caractérisée par sa richesse multilingue, semble s'être livrée à un seul instrument, et cet instrument est désormais terne.

I. La langue de la fin

L'anglais n'est pas arrivé comme un intrus, mais comme un sauveur. Après la Seconde Guerre mondiale, il apporta la promesse de liberté, de rationalité, de progrès. Il devint la langue de la reconstruction, du commerce et de la science. Dans les années 1990, avec le triomphe de la pensée néolibérale, il se transforma en Esperanto du marché.

L'anglais devint la langue du nouvel Europe voulant s'ouvrir au monde. Les universités adoptèrent l'anglais, les conférences devinrent monolingues, les élites politiques parlèrent d'une seule voix.

Cela semblait être un pas vers l'efficacité et l'unité européenne. Mais comme toute unité qui ne naît pas de l'âme, celle-ci se révéla être une forme d'aliénation.

La langue dans laquelle on pense détermine ce que l'on peut penser, ressentir et distinguer. George Steiner écrivit que la mort d'une langue constitue une forme d'oubli culturel, une disparition de perspectives et de nuances. L'anglais que l'Europe a embrassé n'est pas la langue de Shakespeare, mais celle du tableur. Pas la langue de la poésie, mais du management. En ce sens, ce n'est pas seulement une question linguistique, mais morale : nous avons troqué la langue de la vie contre la langue du marché.

II. L'abstraction du discours néolibéral

Le néolibéralisme, qui se présentait volontiers comme neutre, était essentiellement un projet linguistique. Il réécrivait le monde en termes d'efficacité, de concurrence, de croissance. Ces mots sont devenus des mantras qui ont chassé tout autre sens. L'anglais, avec sa préférence pour la clarté, l'action directe et le mesurable, est devenu l'instrument idéal de cette pensée.

Le langage économique et bureaucratique de Bruxelles, Francfort et Londres est une langue sans terre. Elle n'a ni rythme ni souffle. Elle est conçue pour contrôler, non pour comprendre. Hannah Arendt avertissait que la totalité ne commence pas toujours par la violence, mais parfois par le langage administratif : un langage qui traduit toute expérience en abstraction.

La crise européenne actuelle — économique, politique, spirituelle — ne peut donc être dissociée d'une crise de sens. Nous avons perdu non seulement notre direction, mais aussi nos mots.

III. L'écho géopolitique

Quand un empire chancelle, sa langue perd aussi son autorité. Le latin, l'espagnol, le français ont autrefois porté le pouvoir et la culture, mais leur influence a décliné avec le déplacement de leur centre politique.

L'anglais fut la langue de deux empires successifs : britannique puis américain.

Aujourd'hui que l'Occident sent son hégémonie glisser — avec la montée de la Chine, de l'Inde, de l'Afrique, et par sa propre épuisement morale et écologique — sa langue aussi s'affaiblit.

Les États-Unis se replient sur eux-mêmes ; l'Europe se replie sur elle-même. Le Brexit ne fut pas seulement un fait politique, mais une rupture linguistique : l'Angleterre se retire dans sa propre langue tandis que le continent reste bloqué dans un anglais qui n'est plus le sien.

La guerre en Ukraine, la rhétorique de menace et de liberté, montre combien la langue ne sert plus qu'à l'instrumentalisation. L'anglais — autrefois pont — est devenu frontière. Il représente une vision du monde qui a atteint son horizon : croire que rationalité, commerce et technologie suffisent à soutenir une civilisation.

IV. Langue, corps et monde

Une langue n'est pas un code. Elle est une forme de vie. Elle porte une vision du monde, un geste, un rythme respiratoire. Wittgenstein écrivait : « Les limites de mon langage

sont les limites de mon monde. »

Lorsque nous parlons une langue qui n'est plus la nôtre, notre monde se rétrécit.

L'anglais que l'Europe parle n'est plus enraciné dans un paysage, dans un corps. Il est stylisé, neutre, destiné aux conférences, aux notes de politique et aux algorithmes. Il manque de sensoriel — d'odeur de terre, de souffle, de mélodie. Les langues européennes — le français avec sa clarté, l'italien avec sa musicalité, l'allemand avec sa profondeur, le néerlandais avec son ironie, le polonais avec sa mélancolie — portent chacune un rapport au monde. Ce n'est pas un obstacle à la communication, mais l'oxygène de la culture.

En élevant une seule langue au rang de norme, nous avons fait taire la polyphonie de l'Europe.

V. Le silence de la rue

Aujourd'hui, dans les rues de Paris, on entend plus de cris que de paroles. Tumulte et révolte, mais peu de langage. Les slogans des manifestants résonnent comme des échos du passé. À Londres, Berlin, Bruxelles — la même tonalité : tout le monde parle, mais personne n'écoute vraiment.

Ceci n'est pas seulement dû à la contestation sociale, mais à l'incapacité profonde d'articuler. Une société qui parle dans des termes qui ne lui appartiennent plus ne peut exprimer son mécontentement ; elle ne peut que hurler.

Walter Benjamin écrivait que chaque crise est un moment de traduction — une époque où les anciens sens ne suffisent plus et où les nouveaux ne sont pas encore trouvés. L'Europe est dans ce moment. Le vocabulaire anglais du « reform », « progress », « resilience » ne peut plus porter la réalité de notre temps. Nous ressentons l'effondrement du néolibéralisme non seulement dans l'économie, mais dans nos phrases, sur nos lèvres.

Le besoin de redonner vie aux langues locales, aux dialectes, à la poésie — ce n'est pas nostalgie, mais instinct de survie culturelle.

VI. L'oubli de l'âme

Une civilisation s'appauvrit lorsqu'elle oublie sa langue intérieure. Pas celle de la communication, mais celle de la résonance — où penser et ressentir se touchent. L'anglais a, en un sens, anglicisé la pensée européenne : simplification, clarté fonctionnelle, pragmatisme. Cela a apporté des avantages, mais aussi une perte de profondeur et de tragédie.

La culture européenne est toujours plurilingue : née de la traduction, du choc, de la cohabitation des langues. Cette polyphonie n'est pas une faiblesse, mais un signe de vitalité.

VII. L'esprit de traduction

Jacques Derrida appelait la traduction « la langue du futur ». Chaque traduction est un effort pour rester fidèle à ce qui ne peut l'être totalement. C'est dans ce processus que naît l'innovation.

L'Europe est, dans son essence, une culture de traduction. La domination de l'anglais a interrompu ce processus. Plutôt que de traduire mutuellement, nous avons standardisé.

Redonner de la valeur aux langues européennes n'est pas nationalisme, mais écologie de l'esprit : protéger la biodiversité des significations.

VIII. L'éthique de la proximité

Hannah Arendt rappelait que la politique commence là où les hommes parlent dans leur pluralité. Cette pluralité n'est pas qu'un pluralisme d'opinions, mais de registres, de langues.

L'anglais a facilité la communication tout en appauvrissant la rencontre.

Une nouvelle éthique européenne commence par restaurer la proximité : parler dans la langue où l'on vit, non dans celle où l'on fonctionne.

IX. Vers un nouveau souffle

Quelle langue pourra porter l'Europe après l'anglais ? Peut-être aucune seule. Peut-être s'agit-il plutôt d'une sensibilité : une langue de lenteur, d'attention, de résonance.

L'avenir dépend de notre capacité à écouter ce que nos langues ont encore à dire. Le français peut restaurer la clarté, l'allemand la profondeur, l'italien l'humanité, l'espagnol la ferveur, le néerlandais l'ironie. Ensemble, elles ne forment pas Babel, mais un orchestre.

X. Conclusion : le retour de la voix

Une culture meurt non de famine ou de guerre, mais de perte de sens.

La crise européenne n'est pas seulement économique ou politique, elle est linguistique : nous sommes étrangers à nos propres mots.

Renoncer à l'anglais comme langue culturelle n'est pas une attaque contre un peuple, mais un acte de restauration de soi. C'est parler à nouveau depuis la vie, et non depuis le marché.

Peut-être que l'anglais subsistera, mais comme une voix parmi d'autres. Et peut-être qu'alors, dans cette polyphonie, une nouvelle Europe naîtra — non pas unie par le contrôle, mais par la résonance.

Une civilisation qui retrouve sa langue retrouve aussi son avenir.

MANIFESTE DE LA NOUVELLE VOIX

Au-delà de l'anglais, au-delà du néolibéralisme, vers la langue de la vie

1.

Europe, vieux rêve, ta voix est brisée.

Trop longtemps tu as parlé avec des mots empruntés, les sons d'un autre continent.

Tu t'es traduite en tableurs, en langage administratif, en slogans de progrès, et quand enfin tu pouvais tout dire, tu n'avais plus rien à dire.

Tu ne respirais plus — tu communiquais.

Tu ne sentais plus — tu formalisais.

Tu ne chantaient plus — tu rapportais.

C'est ainsi que tu as perdu la musique de ton existence.

2.

L'anglais était la langue de la promesse.

Il est arrivé avec les libérateurs, avec la liberté, avec le jazz.

Il apportait l'ordre, la technologie, l'efficacité.

Mais il s'est progressivement détaché de nous.

Il est devenu la langue du pouvoir, de la distance, de l'algorithme.

Ce qui était jadis la mélodie d'un monde ouvert est maintenant le rythme monotone des machines.

La voix de la Silicon Valley, de l'OTAN, de la Bourse.

Une langue qui ne respire plus — qui organise, qui contrôle, qui aplati.

3.

Nous marchons sur les ruines d'un monde traduit en immobilité.

L'UE vacille sous son uniformité.

Les marchés parlent anglais, les peuples se taisent.

À Paris, les poubelles brûlent, à Berlin les idéaux chancellent.

Londres parle en cercle, et le continent observe avec la politesse d'une salle de réunion.

Mais sous le silence, quelque chose d'ancien gronde — le souvenir du souffle, de la voix, d'une langue vivante.

4.

Il est temps.

Temps de jeter le manteau anglais du néolibéralisme.

Temps de redonner vie à nos phrases, à nos corps.

Temps de parler à nouveau dans les tons de la vie elle-même.

Car la langue n'est pas un instrument.

La langue est chair, souffle, geste.

Elle est la manière dont un peuple se rêve.

Elle est la façon dont l'homme touche le monde.

Et qui parle une langue qui ne le ressent plus, ne touche plus le monde.

5.

Nous rappelons les langues européennes à la lumière.

Que le français parle à nouveau avec la précision de la pensée et le parfum de l'ironie.

Que l'allemand respire avec la profondeur de la conscience et le poids du devoir.

Que l'italien chante avec les mains, les yeux et le cœur.

Que l'espagnol danse entre soleil et douleur.

Que le néerlandais craque de lucidité et rie de sagesse.

Que le polonais prie dans la mélancolie, le grec pense dans la pierre,
le finnois murmure sur la neige.

Que l'Europe redevienne polyphonique, non pas en cacophonie mais en résonance.

6.

Un continent parlant une seule langue est un marché.

Un continent parlant plusieurs langues est un monde.

La domination anglaise nous a appris à compter, mais plus à écouter.

Elle nous a appris à relier, mais pas à comprendre.

Nous voulons retrouver la pluralité du sens.
Nous voulons des mots qui rougissent.
Des phrases qui trébuchent.
Des grammaires qui désobéissent.
Nous voulons une langue vivante, non productive.

7.

Renoncer à l'anglais ne signifie pas abandonner le monde —
c'est se retrouver soi-même.
Car l'anglais n'a jamais été notre ennemi,
il était seulement le miroir d'une époque.
Et cette époque touche à sa fin.

Le discours néolibéral — croissance, innovation, compétition —
a épuisé son souffle.
La réalité ne demande pas la croissance,
mais la respiration.
Pas la compétition,
mais la compassion.

Nous devons apprendre à parler avec le souffle plutôt qu'avec le rendement.

8.

La nouvelle langue de l'Europe ne sera peut-être pas une seule langue.
Elle n'aura ni drapeau, ni logo, ni slogan.
Elle croîtra comme la mousse sur la pierre, lentement, obstinément, silencieusement.
Elle se formera dans les cafés, dans les livres, dans les prières, dans les conversations nocturnes.
Elle résonnera dans les accents, dans les gestes, dans les traductions.

La nouvelle langue européenne ne viendra pas d'un ministère,
mais de la gorge de ses habitants.
Elle sentira le pain,
le café,
la pluie.

9.

Nous exigeons le retour de la voix.
Pas du micro, mais de la bouche.
Pas de la conférence, mais de la conversation.
Pas du protocole, mais du poétique.

Une Europe qui veut survivre doit oser chanter à nouveau.
Pas un hymne unique, mais mille.
Pas une langue unique, mais des souffles humains en pluralité.

Nous devons parler —
non pour convaincre,
mais pour exister.

10.

L'anglais survivra,
mais non plus comme maître.
Il sera assis à table, entre les autres langues,
non pas en chef, mais en égal.
Il apprendra à écouter des sons qu'il avait oubliés :
le « r » doux du français,
le « rr » roulé de l'espagnol,
la profondeur de l'allemand,
la cadence lente du néerlandais,
le chant de l'italien.

Et peut-être —
juste peut-être —
dans cet apprentissage de l'écoute, une nouvelle Europe naîtra.

11.

Nous, Européens, parlons à nouveau avec souffle.
Nous, enfants de l'abondance et de l'ironie,
recherchons la gravité de la voix.
Non le pouvoir du langage,
mais son humanité.

Que les universités enseignent à nouveau le rythme des phrases.
Que la politique débattenne avec des mots qui signifient quelque chose.
Que l'art parle sans logiciel de traduction.
Que l'amour retrouve sa grammaire propre.

Que la vie revienne dans les mots,
car sans mots, il n'y a pas de vie.

12.

L'avenir de l'Europe n'est pas technologique,
ni militaire,
ni économique.
Il est linguistique.
Il réside dans notre capacité à apprendre à parler à nouveau.
Non plus vite, non plus efficacement,
mais authentiquement.

La renaissance de l'Europe sonnera comme un chuchotement en plusieurs langues :
un doux « oui » polyphonique à la vie elle-même.

13.

Nous, nés à l'ombre de l'Amérique,
ayant rêvé avec les mots d'autrui,
ayant vendu nos voix dans les slogans et la publicité,
déclarons :

Nous ne haïrons pas la langue anglaise,
mais nous mettrons fin à sa domination.
Nous ne traduirons pas pour plaire,
mais pour comprendre.
Nous ne chercherons pas une seule voix,
mais un chœur de voix humaines.

Nous parlerons —
non pour persuader,
mais pour être présents.

14.

Europe,
vieux rêve de conquêtes et de pertes,
d'humanisme et de folie,
de cathédrales et de cafés —
parle à nouveau.

Pas en slogans, mais en souffle.
Pas en algorithmes, mais en prières.
Pas en conférences, mais en histoires.
Car tant que tu parles, tu vis.

15.

Que ceci soit le début d'une nouvelle grammaire de l'esprit :
où le sens prime sur la correction,
où écouter prime sur parler,
où le silence crée de la place pour les phrases qui osent parler.

Ne sauvons pas l'esprit européen,
réinventons-le —
mot par mot,
souffle par souffle.

Il est temps de parler une autre langue

Plaidoyer contre l'anglais comme langue morte de la nouvelle Europe

Il arrive un moment où une civilisation ne s'entend plus parler.
Ce moment, c'est maintenant.

Nous, Européens — laissons ce mot tomber une fois encore avant qu'il ne s'évapore dans la prochaine crise — nous nous parlons dans une langue qui n'est pas la nôtre. Nous nous réunissons, rêvons, tweetons, aimons, menaçons, négocions... en anglais. Et à chaque phrase anglaise, nous perdons un peu de souffle. Nos propres langues s'étiolent sous la brillance plastique de la commodité globale.

L'anglais était la langue de la promesse. La langue du rock, de la science, de la technologie, de la Silicon Valley et de la liberté. Mais il est devenu la langue des algorithmes, des notes administratives et des phrases toutes faites. L'anglais n'est plus un moyen de penser ; il est devenu un instrument de pouvoir. Et le pouvoir, lorsqu'il se loge dans une langue, ne respire plus : il gère, il contrôle, il aplati.

I. L'échec de la langue du marché

Dans les années 1990, l'anglais est devenu l'Esperanto du marché. C'était la langue des fusions, de l'innovation et de la croissance. Quand le mur de Berlin est tombé, le mur des langues est tombé aussi. Tout le monde voulait se faire comprendre, mais personne ne demandait par qui. L'anglais est devenu la voix du néolibéralisme : efficace, rapide, neutre. Une langue sans mémoire, sans gravité, sans cicatrices.

Aujourd'hui, trente ans plus tard, nous voyons les décombres : des villes remplies de touristes parlant les mêmes mots, buvant le même café, partageant les mêmes peurs. Une Europe uniformisée, mais sans voix.

II. L'anglais comme instrument d'Américanisation

Le problème n'est pas que l'anglais existe. Le problème est ce qu'il nous fait. L'anglais que nous parlons — celui des institutions, des médias, des universités — n'est pas celui de Shakespeare, mais celui de la PowerPoint. C'est la langue des « deliverables », de l'« impact », du « leadership », de la « sustainability ». Chaque mot est une monnaie, pas une pensée.

L'américanisation de l'Europe n'est pas culturelle, elle est linguistique. Les mots que nous utilisons déterminent les pensées que nous pouvons avoir. Penser en anglais, c'est penser en termes d'efficacité, de compétition, de réussite. L'anglais a construit un monde où même le silence se mesure à la productivité.

III. La crise du sens

On le ressent partout : dans l'éducation, où les étudiants écrivent des travaux en anglais sans se demander ce qu'une phrase veut réellement dire ; dans l'art, où les artistes produisent des « artist statements » uniformes comme des manuels IKEA ; dans la politique, où les dirigeants répètent « resilience », « growth », comme des incantations.

L'anglais a privé l'âme européenne de sa nuance.

Le français pouvait être ironique, l'allemand profond, l'italien chantant ; l'anglais n'offre plus que le registre plat de la politesse ou de la communication corporate. Le reste est découpé.

Il y a quelque chose d'inhumain dans l'anglais contemporain : il ne connaît pas la mélancolie. Et sans mélancolie, il n'y a pas de civilisation.

IV. Le retour du local

Pourtant, dans les marges, quelque chose brûle encore. Tandis que les institutions continuent de prêcher le « global partnership », la pensée revient au local, au sensoriel, à l'intraduisible. Jeunes écrivains en Pologne, en Espagne, aux Pays-Bas, en Grèce refusent de passer par la langue du marché.

Ils choisissent le petit, le fragile, le brisé — car c'est là que réside encore l'humain.

Peut-être que la véritable renaissance européenne est là : dans la reconnaissance que le multilinguisme est une condition de vie.

Pas une seule langue qui domine, mais une polyphonie de voix qui se trouvent dans l'incompréhension mutuelle.

V. La faillite de l'oreille néolibérale

Le néolibéralisme a anesthésié notre oreille. Nous n'écoutons plus pour comprendre, mais pour réagir. Le langage est un outil, non une rencontre.

Écoutez l'anglais des conférences : « Thank you for your input. » Input — comme si un humain était une donnée.

L'anglais n'est pas qu'une langue : c'est une manière d'entendre. Comment parler détermine comment penser. Nous avons appris à penser en termes d'output, de deliverables, de performance. Ce n'est pas une forme de civilisation, mais de culture d'entreprise.

La chute de l'anglais pourrait donc ne pas être un effondrement de la communication, mais une libération de l'imagination. Car seul celui qui trébuche sur les mots apprend à marcher à nouveau.

VI. L'Europe comme traduction

La véritable langue de l'Europe a toujours été la traduction. Pas l'uniformité, mais la friction. Chaque conversation entre nations était un exercice de malentendu. Et c'est là que naissait la pensée.

Aujourd'hui, la domination de l'anglais a interrompu ce processus. Au lieu de traduire mutuellement, nous avons standardisé.

Redonner valeur aux langues européennes n'est pas du nationalisme, mais de l'écologie de l'esprit : préserver la biodiversité du sens.

VII. L'éthique de la proximité

Arendt rappelait que la politique commence là où les hommes parlent dans leur pluralité. Cette pluralité n'est pas seulement d'opinions, mais de registres, de langues.

L'anglais a facilité la communication tout en appauvrissant la rencontre.

Une nouvelle éthique européenne commence par restaurer la proximité : parler dans sa langue, non dans celle où l'on fonctionne.

VIII. Vers un nouveau souffle

Quelle langue portera l'Europe après l'anglais ? Peut-être aucune seule. Peut-être faut-il retrouver un sens : une langue de lenteur, d'attention, de résonance.

L'avenir dépend de notre capacité à écouter ce que nos langues ont encore à dire. Le français restaure la clarté, l'allemand la profondeur, l'italien l'humanité, l'espagnol la

ferveur, le néerlandais l'ironie. Ensemble, elles ne forment pas Babel, mais un orchestre.

IX. Conclusion : le silence après l'anglais

Peut-être que l'anglais ne doit pas être combattu, mais laissé à s'éteindre.
Alors viendra le silence. Et dans ce silence — entre les langues, entre les peuples — quelque chose de neuf pourra naître.

Pas une nouvelle langue, mais une nouvelle écoute.

Une écoute qui ne cherche pas à comprendre mais à se rapprocher.

Une langue qui ne parle pas pour convaincre mais pour partager.

Une langue qui se rapproche de la vie.

L'Europe commença avec le mythe de Babel. Peut-être y trouvera-t-elle sa renaissance.

Nous n'avons pas besoin de nous comprendre tous dans une langue unique pour exister ensemble.

Peut-être est-ce là la liberté que nous cherchions depuis toujours.